

sard en sentinelle à quelques pas du poste. Halte! ou je fais feu!...

C'était le lieutenant Volgine, qui inspectait les avant-postes.

—Mon colonel, tout est en ordre; l'ennemi n'est signalé nulle part.

—Rien de nouveau? Ne va-t-on pas bientôt commencer la danse? demandèrent tout à coup à Volgine tous les officiers ensemble.

—Réjouissez-vous, Messieurs! reprit le lieutenant sans descendre de cheval. Je vous apporte une bonne nouvelle. Napoléon est déjà à Saint-Dizier et c'est à notre petit corps que reviendra l'honneur d'arrêter l'armée française, qui se jettera sur nous, pendant que les alliés marcheront sur Paris. Il faut s'attendre à une chaude affaire. Camarades! je ne sais si nous nous en tirerons sains et saufs; en tous cas, on pensera à nous là-bas au pays, et... il y aura des larmes versées en France.

—Bravo! s'écria joyeusement le lieutenant-colonel.

—C'est bien! on jouera de la lame! dit Stronski. Quant à vous, Monsieur l'artilleur, vous tâcherez de nous seconder comme il faut, n'est-ce pas?

—N'ayez crainte, mon commandant! Mes canonniers connaissent leur affaire et ne brûleront pas leur poudre aux moineaux. Si nous devons jamais manquer de mitraille, vous nous passerez vos fers à cheval et vos boutons... Il n'en manque pas à vos dolmans... il fera assez chaud pour que vous n'ayez pas besoin de les boutonner! Quant à moi, j'y joindrai mes dernières pièces de vingt sous françaises.

Les officiers s'entretenaient bruyamment et étaient d'aussi joyeuse humeur qu'à la veille d'une fête; le feu, complètement oublié, s'était éteint peu à peu; le vent, par intervalles, soulevait une pluie d'étincelles, et la lueur qu'elle répandait permettait d'apercevoir dans l'ombre les hussards endormis.

—Pourquoi donc êtes-vous si triste? demanda Lidine avec intérêt au lieutenant-colonel qui, immobile, appuyé sur son long sabre, semblait ne rien entendre ni voir.

—Je ne puis chasser le souvenir de mes dernières pertes, répliqua-t-il. Tenez, mon cher Lidine, je m'imaginais m'entretenir avec mon vieil ami Wladov, et ma dernière rencontre avec lui me revenait en mémoire avec tous les détails de la réalité. C'était avant la bataille de la Katzbach. Comme aujourd'hui, il soufflait un vent froid du Nord; comme aujourd'hui, le brouillard couvrait la plaine, et Wladov et moi, recouverts du même manteau, étions étendus près d'un feu, tristes et silencieux.

—Crois-tu aux pressentiments? me demanda-t-il tout à coup.

Je me mis à sourire.

—Mon cher ami, continua Wladov, tu sais si je suis superstitieux; tu as vu si je crains la mort; eh bien! une voix intérieure, que je

ne puis faire taire, me dit en ce moment : "C'est ton tour!"

Le ton dont parlait Wladov me fit tressaillir.

—Après tout, je serais bien aise que ce ne fût point un vain pressentiment... Je suis las de la vie. Ne t'étonne pas, Metschine, de voir ton ami se débarrasser de son enveloppe factice de gaie philosophie et se révéler à toi sous son jour véritable. Je ne voulais point augmenter ton chagrin par le mien; mais, maintenant que je suis sur le chemin de la mort, je veux t'ouvrir mon âme tout entière... Ecoute... J'ai aimé, cela n'a rien de singulier; j'ai été trahi, il n'y a là rien encore de bien extraordinaire; pourtant, il faut avoir aimé comme moi pour sentir comme moi toute la cruauté de la trahison. Mon ami! je pardonnerais à une jeune fille inexpérimentée, qui s'est imaginée ressentir de l'amour, le jour où pour la première fois son cœur a battu, où ses joues ont rougi. Je pourrais pardonner à une coquette capricieuse, à laquelle un instant d'ambition, le charme d'une conversation sans témoins, a fait prononcer, sans qu'elle y prit bien garde, ces trois doux mots : "Je t'aime". Mais je ne puis excuser une jeune fille, à l'esprit éclairé, exempte de tout préjugé, douée des qualités les meilleures, pourvue de tous les attraits, ayant une âme capable de ressentir les sentiments les plus délicats. Il y avait entre elle et moi communauté de vues; un cœur ardent, l'enthousiasme avaient fait le reste. J'ai déjà oublié le langage de l'amour; aussi dirai-je simplement : nous nous aimions, nous nous comprenions, nous partageons les joies et les peines... et, plus d'une fois, elle m'avait donné l'assurance qu'elle ne serait heureuse qu'avec moi. Eh bien! cet idéal s'est éclipsé devant les épaulettes d'un général et cet ange possédait assez de perfidie pour me tenir cachés ses véritables sentiments; elle était résolue à me tromper et, au moment où elle m'assurait de la sincérité de sa foi, son cœur appartenait à un autre.

Je fus sur le point de devenir fou et, depuis cette époque, je déteste les femmes.

Peut-on leur confier le bonheur de sa vie, quand leurs pensées, leurs désirs, leurs passions, dépendent du seul caprice? Elles ne connaissent que les modes, mais non les sentiments; elles savent plaire, mais non aimer; elle ignorent ce qu'il y a de réconfortant dans la pensée qu'elles sont aimées d'un homme de caractère noble et généreux...

Bien du temps s'est passé, depuis. Parfois, j'oubliais tout aux côtés d'une autre femme; parfois un doux sentiment s'éveillait de nouveau dans mon cœur, mais la raison me chuchotait tout bas : "Songe au passé!" Et j'arrachais de mon âme l'illusion perfide, je m'enfuyais effrayé!

Je voulais me guérir au contact des gens; j'allai au-devant d'eux avec une confiance fraternelle; je m'efforçai de leur être utile. Qu'arriva-t-il?... Ces gens-là m'ont ravi le

dernier reste de la paix de mon âme. Bref, Metschine, qui a souffert de la trahison des femmes se soucie désormais autant de leur amour que de leur haine; qui a eu l'occasion de voir de près la bassesse et la vanité des hommes a perdu respect pour l'humanité, — la vie alors lui est à charge, lui est insupportable...

Le lendemain, on livra bataille. Notre régiment alla trois fois au feu, mais Wladov ne reçut pas la moindre blessure. Mon escadron fut envoyé à la poursuite de l'ennemi battu. Lorsque je ralliai le régiment, j'allai droit à l'état-major pour présenter mon rapport.

J'aperçus alors un officier de hussards, étendu blessé sur la route; je cours à lui; qui vois-je?... Wladov! A côté de lui, son cheval inanimé. Appuyé sur son sabre brisé, il regardait le sang qui s'échappait de sa blessure. Ses yeux étaient fixes, une pâleur mortelle couvrait son visage. Mes cris de désespoir attirèrent son attention. Il souleva la tête, se mit à sourire, voulut me tendre sa main ensanglantée, mais elle retomba sur le sol avec la lourdeur du plomb.

—Mon ami, me dit-il d'une voix à peine sensible, mon pressentiment était juste. Mon désir s'accomplit, je meurs...

Il se tut : le sang traversait son dolman... De douleur et d'effroi, j'étais incapable de prononcer un mot.

—Vois, me dit-il encore, vois, Metschine, comme ma vie s'en va goutte à goutte, comme mon sang perd petit à petit sa fluidité, sa chaleur... une goutte encore, encore une minute... et je ne serai plus.

On dit qu'il est pénible de mourir; cependant, le passé et l'avenir ne nous appartiennent pas, et ne sommes-nous pas habitués à perdre le présent?

Sa voix s'affaiblissait d'instant en instant, je sanglotais tout haut; comment n'eussé-je pas pleuré, alors que mon ange consolateur, que celui qui pour moi était tout sur la terre s'en allait pour jamais?

—Ne pleure pas, soupira-t-il avec effort; ne me plains pas, je ne regrette rien sur la terre, hormis ton amitié perdue. Je n'ai rien compris à la vie; qu'au moins je sache mourir...

Je lui mis ma sabretache sous la tête, pour qu'il reposât plus commodément... et un éclair aussitôt passa dans le regard de Wladov, à la vue de l'aigle brodée.

—Russie!... Patrie!... cria-t-il. Metschine, adieu!...

FIN

DONNEZ SIROP
AUX DU
ENFANTS D'CODERRE